ASSOCIATION LOUIS LAVELLE

BULLETIN N° 24 - NOVEMBRE 2013

LE MOT DU PRESIDENT

L'année 2013 fut féconde en matière de connaissance de Louis Lavelle, car le spiritualisme retrouve quelques couleurs. Ceci s'accompagne évidemment de publications. Un numéro « Lavelle » vient de paraître au *Laval théologique et philosophique* (n°1, février 2013), que je présente, avec les études d'Anne Devarieux, d'Hervé Barreau, de Christian Godin. Bientôt, *Le Moi et son Destin* sera republié aux éditions du Félin. Les 12 et 13 décembre 2013 a lieu un colloque consacré au spiritualisme français, avec pour titre « Le supplément d'âme et la question de Dieu », à l'Institut catholique de Paris.

Les ressources spéculatives de la philosophie française ont été passagèrement oubliées, et Lavelle avait pâti de cet effacement. L'ouvrage d'Andrea Bellantone, *La Métaphysique possible, Philosophies de l'esprit et modernité* (Paris, Hermann, 2012), remet les choses au point. Alors que Dominique Janicaud, dans son ouvrage sur *Ravaisson et la métaphysique, une généalogie du spiritualisme français* (titre de son ouvrage réédité chez Vrin en 1997), n'avait pas dégagé les éléments actuels et féconds de cette tradition philosophique. C'était l'époque, révolue, où le questionnement novateur en philosophie semblait inspiré par la philosophie allemande, que ce soit l'idéalisme allemand en matière d'études d'histoire de la philosophie, ou la phénoménologie en matière de pure philosophie. En fait, aujourd'hui, la phénoménologie française a produit des œuvres dont certaines sont tout

à fait métaphysiques et semblent inspirées par Lavelle : c'est le cas de Michel Henry et de sa philosophie de la vie qui débouche sur la vie spirituelle et l'injonction évangélique à la conversion religieuse.

Il y a dans le spiritualisme une dynamique qui va de la reconnaissance de l'esprit dans la conscience perceptive et dans la conscience mnésique (ou mémoire) jusqu'à l'affirmation d'une spiritualité philosophique, héritée de Bérulle et de Fénelon, ainsi que du grand rationalisme de Malebranche, qu'aimait tant et que lisait Lavelle.

Ici je dois à l'honnêteté intellectuelle de poser la question : suis-je spiritualiste moi-même dans mes démarches philosophiques ? Ceci semble avoir quelque chose d'intempestif, mais ce n'est pas cela qui nous fera reculer. On peut, et on doit, aujourd'hui, affirmer l'existence de l'esprit et de l'âme. Il ne s'agit pas de soutenir sans nuances ce que les philosophes analytiques d'Amérique nomment, sans avoir lu Descartes, ou du moins sans avoir défriché les *Méditations métaphysiques*, « dualisme cartésien », contre lequel s'élève toute la tradition empiriste et logicienne issue de Russell. Mais les dualités ne peuvent pas être effacées, même si elles peuvent être surmontées. L'âme est le principe spirituel et créateur de la conscience humaine. L'esprit n'est pas une réalité tangible ; nous n'en éprouvons que les effets. Toute l'inusable énergie de l'humanité est spirituelle. C'est ici qu'il semble que le spiritualisme a manqué une chose importante,

c'est le symbolisme. Bergson voulait un accès direct à la réalité, en écartant les voiles qui nous la masquent. Mais il n'a pas compris, du coup, l'importance des renvois symboliques de l'humain au divin, le fait que l'invisibilité de l'esprit est transgressée par certains signes, qui sont les symboles d'une innombrable richesse dans toutes les religions. Autant le spiritualisme nous permet de comprendre la conscience comme liberté, autant il ne nous aide pas à cerner les symboles qui nous permettent de dépasser les concepts et sont comme des certitudes négatives opératoires. Paul Ricœur, qui aurait eu cent ans en 2013, a bien compris l'importance de la « symbolique du mal », de la « métaphore vive » et il a ajouté l'analyse du « temps raconté », en montrant tout ce que le récit ajoute à l'analyse purement conceptuelle. Il nous a donné les moyens de forger un « spiritualisme incarné » qui est la philosophie à laquelle le monde actuel aspire.

De ce spiritualisme en acte, nous avons un exemple non systématique dans le bel ouvrage de Carlo Ossola, *Le continent intérieur* (Paris, Le Félin, 2013). Un chemin de pensée entre littérature, philosophie et religion. À tous ceux qui désespèrent de la pensée contemporaine, des productions multiples et insignifiantes, on peut conseiller la lecture de ce livre qui réenchante le monde au souffle de l'esprit, de la façon la plus originale et la plus créative.

Jean-Louis Vieillard-Baron

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE

Le président Jean-Louis Vieillard-Baron ouvre la séance à 14 h, ce 7 décembre 2012. Dans son rapport moral sur l'exercice 2011-2012, il note que si l'année n'a pas été extraordinairement productive pour l'Association, elle a néanmoins permis de développer et de consolider de bons contacts avec les collègues des générations précédentes. Comme l'indiquait déjà le Bulletin d'octobre 2012, il appert que notre Association ainsi que l'œuvre de Louis Lavelle sont dorénavant très reconnues dans le cadre de l'ICP où nous louons les locaux. J.-L. Vieillard-Baron remarque que c'est la teneur métaphysique des ouvrages de Lavelle qui continue à susciter auprès des philosophes contemporains un réel intérêt pour sa pensée. À l'écart des modes, Louis Lavelle a su imposer une vraie philosophie de l'esprit qui, à l'époque, a séduit non seulement ses anciens élèves (maintenant tous décédés) mais également toute une génération d'étudiants et d'universitaires qui, en un temps où le structuralisme semblait occuper toute la scène philosophique française, ont trouvé dans ses livres, y compris dans son traité posthume sur les valeurs, non seulement une puissante source d'inspiration mais encore une conception suggestive de l'histoire de la philosophie.

Avant de passer la parole au trésorier Bruno Lavelle, le président informe l'assemblée de la disparition de deux membres fidèles et bien connus de l'Association Lavelle : le poète Jean Mambrino et l'historien François Chevalier.

Dans son rapport financier, le trésorier détaille les charges et les frais de fonctionnement de l'Association. Le résultat, comme l'année dernière, demeure - de justesse il est vrai - positif. B. Lavelle remercie vivement les membres bienfaiteurs qui, versant une somme un peu supérieure, permettent d'équilibrer les dépenses à un moment où le nombre des adhérents est en baisse. Cela dit, afin de ne pas décourager de nouvelles adhésions, le montant de la cotisation est maintenu à 25 euros (10 euros pour les étudiants).

Les rapports moral et financier sont votés à l'unanimité des présents.

Il s'agit ensuite, conformément aux statuts de l'association (article 5) de procéder au renouvellement du Conseil d'Administration. Onze candidats se présentent au suffrage de l'Assemblée générale : Hervé Barreau, François Chenet, Bernard Condominas, Marie-Jeanne Coutagne, Bernard Grasset, Bruno Lavelle, Paul Olivier, Alain Panero, Philippe Perrot, Alexandra Roux et Jean-Louis Vieillard-Baron. Les onze candidats sont élus à l'unanimité. Ils forment le nouveau Conseil d'administration qui devra constituer son Bureau, selon l'article 4 des statuts de l'Association.

Quelques questions diverses sont encore abordées. J.-L. Vieillard-Baron signale qu'un intéressant colloque intitulé « Le supplément d'âme. Le spiritualisme français et la question de Dieu » se tiendra à l'ICP les 12 et 13 décembre 2013. Plus personne ne demandant la parole, la réunion prend fin. La prochaine assemblée générale et la prochaine séance de conférences auront lieu le vendredi 6 décembre 2013, après-midi, à l'Institut Catholique de Paris, 21, rue d'Assas, Paris 6^e.

RESUMES DES CONFERENCES DE LA SEANCE PUBLIQUE

Philippe Perrot, *L'interprétation du cogito cartésien*

On a tendance à comprendre Descartes en prenant comme fil conducteur l'image de l'arbre tel qu'il en dessine le déploiement dans la préface des *Principes*. Selon cette image il y aurait une continuité entre la métaphysique (les racines de l'arbre) et les sciences (le tronc et les branches). Cependant une lecture attentive des *Méditations* oblige à rejeter cette perspective. Notre thèse est que le moi, qui parle à la première personne du singulier et qui se propose de se défaire de toutes ses opinions afin de « commencer tout de nouveau dès les fondements » au début de la première Méditation, n'est pas le moi du *cogito* découvert dans la seconde.

Comment justifier cette distinction ? Précisément en faisant la part de ce qui relève de notre rapport au monde et de ce qui relève de notre rapport à l'Être. Notre moi se dédouble parce qu'il se situe à la charnière des deux comme l'ont bien vu, chacun à sa manière, des auteurs comme L. Lavelle et M. Henry. On ne peut pas récuser l'intentionnalité qui nous entraîne dans un rapport au monde et avec nous-même marqué par une distance irréductible, mais on ne saurait récuser non plus l'immanence d'un rapport à soi qui échappe à la représentation. Nous aurions donc affaire à deux « moi » : d'une part au moi propre que nous sommes pour nous-même en tant que personne séparée dans le monde, moi que nous appellerons : moi transcendant ; d'autre part au moi métaphysique, le moi silencieux du *cogito* qui se tiendrait sous le précédent et que nous pourrions appeler : moi immanent.

Dès lors que nous prenons en compte cette distinction, nous comprenons mieux l'impatience de Descartes vis-à-vis du *cogito*. Cette impatience tient au fait que la vérité même du *cogito* lui échappe et qu'elle ne saurait en conséquence jouer le rôle de principe pour les sciences. Car comme le fait remarquer Michel Henry, « L'ego n'a point à se manifester dans le milieu de l'être transcendant, [...] s'il est vrai qu'il est d'ores et déjà présent à lui-même, au sein d'une révélation qui ne doit rien au temps ni à la transcendance, mais s'accomplit dans la sphère d'immanence radicale de la subjectivité absolue » (*L'Essence de la Manifestation*, T1, p. 54).

Il reste que cette distinction a une autre conséquence. Elle oblige en effet à méditer sur la solitude et l'errance du moi transcendant. Si le *cogito* est une vérité qui se referme sur elle-même, si elle renvoie à un savoir qui n'a pas de mesure commune avec notre rapport au monde, alors le moi propre de chacun d'entre nous ne peut pas manquer de sentir sa contingence. La vérité du *cogito*, parce qu'elle est déjà là, ne nous sauve de rien. Entre elle et la science du monde, l'abîme demeure où nous devons jouer notre propre partition.

Sébastien Robert, *Éprouver l'Être : nature et aspects de la participation*

Qualifié par Jean Lacroix de « philosophe du consentement », Lavelle considère que notre rapport à l'être relève de la participation. Le double souci de l'être et de l'existence exige une analyse de l'étroite relation entre le moi et l'absolu : l'expérience de la présence du moi à l'être, celle de la joie. À la fois contribution et réception, la participation est une relation dynamique qui revêt différents aspects : lorsque la conscience introduit l'analyse au cœur de l'être, l'existence et la réalité surgissent. L'existence est la participation considérée dans son acte et caractérise les êtres doués de conscience. L'existence est à la fois celle du corps et celle de l'esprit : c'est par cette dernière que la spontanéité instinctive se convertit en spontanéité intellectuelle, afin de permettre au moi d'inscrire dans l'être sa propre vocation. Mais l'existence et la réalité sont conjointes car la seconde donne à la première sa consistance. La donnée qui est l'acte achevé constitue le spectacle du monde auquel l'esprit actif donne sa signification et sa valeur.

Jean-Louis Vieillard-Baron, *La double direction du spiritualisme français*

La double direction du spiritualisme français vient de deux antinomies fondatrices : celle de l'âme et du corps qui, sans remonter à Platon nécessairement, implique une relation étroite et parfois polémique au dualisme cartésien de la substance pensée et de la substance étendue ; et celle de la nature et de l'esprit qui a été particulièrement marquée par la naissance de l'idéalisme allemand (Schelling et Hegel).

Lavelle, dans *La Philosophie française entre les deux guerres*, fait la plus belle place aux études cartésiennes. Descartes n'était pas encore réduit au Cogito et à l'argument ontologique, ce qui sera l'opération métaphysique de Martial Gueroult, élève de Victor Delbos ; la méthode cartésienne avait quelque prestige. L'âme du cartésianisme est la liberté (l'esprit cartésien n'est pas seulement l'esprit qui met de l'ordre dans ses pensées, mais c'est aussi l'esprit critique qui n'admet aucune autorité extérieure à la raison). Lavelle insiste sur la « sagesse cartésienne ». Descartes visait la sagesse comme fruit suprême de la philosophie, et ceci, qui paraît banal, lui valut beaucoup d'inimitiés. Geneviève Rodis-Lewis a montré dans la générosité du *Traité des Passions* le dernier fruit de la sagesse cartésienne.

Il y a un peu plus de folie dans la direction de Schelling, une hardiesse plus grande. Certes, ce n'est pas la « folie de la Croix » que saint Paul oppose à la sagesse des Grecs. Mais c'est une sorte de libération spéculative. Ravaisson et Bergson sont les deux grands noms de cette veine spiritualiste. Pour eux la force de l'esprit n'est pas seulement agissante dans la pensée, en particulier la réflexion, mais dans la nature. Le spiritualisme reprend alors pour thème directeur : « la nature entière aspire à la contemplation », thème aristotélicien qu'il faut repenser, ce qui est incompréhensible pour un cartésien.

La question fondamentale est en fait celle de la nature. Descartes, en déspiritualisant la nature, a ouvert la voie à un essor scientifique sans règles ni mesure spirituelle. Au contraire, Schelling a tracé la voie d'une vraie philosophie de la nature, que réalisera Bergson dans *L'Évolution créatrice*. Mais il ne peut y avoir « philosophie de la nature » que si l'esprit est déjà présent dans la nature. La philosophie de la nature consiste à faire converger ce que l'esprit produit de compréhension de la nature et ce que la nature contient en elle-même de spirituel.

Il reste que la mise en perspective de la direction cartésienne et de la direction schellingienne du spiritualisme français fait apparaître un point obscur. C'est que le spiritualisme, dans sa constitution fondamentale, laisse peu de place au tragique, sauf à repérer quelques traces de Pascal ; mais, même ici, le tragique est plutôt religieux que philosophique. On ne trouve pas chez Ravaisson, ni chez Bergson, ni chez Lavelle, l'idée exprimée par Schelling, non pas d'un fond tragique de toute nature – ce qui est la marque théosophique de Jacob Böhme et de Baader – mais d'un sentiment d'angoisse constitutif de la nature humaine.

ACTUALITE DES PUBLICATIONS

GRASSET Bernard, *Bible, Sagesse et Philosophie*, Nice, Éd. Ovidia, collection « Chemins de pensée », 290 p [voir le chapitre 4 consacré à L. Lavelle et à G. Marcel].

LAVELLE Louis, *Chemins de sagesse. Édition, introduction et notes par Bernard Grasset*, préface de Jean-Louis Vieillard-Baron, Paris, Hermann, coll. « Philosophie », 2013.

[Bernard Grasset a recueilli tous les textes publiés par Lavelle sur la sagesse, étant donné que la mort prématurée a empêché le philosophe de rédiger son *De la Sagesse*, quatrième et dernier volume de la grande synthèse métaphysique, *La Dialectique de l'éternel présent*. Mais B. Grasset a fait plus : il a recherché les notes manuscrites sur la sagesse, laissées par Lavelle à sa mort et recueillies aujourd'hui à l'Institut de la Mémoire de l'Édition Contemporaine.]

OTTONELLO Pier Paolo, *Sondaggi nella contemporaneità*, Venise, Marsilio, 2012 [cf. ch.VII (en français) : Lavelle, p. 227-235].

VIEILLARD-BARON, Jean-Louis (dir.), « Dossier Lavelle » dans la Revue *Laval théologique et philosophique* - 69/1, février 2013, Université Laval, Québec.

[avec les contributions de Jean-Louis Vieillard-Baron : « Liminaire. Actualité de Louis Lavelle » et « Spiritualisme et spiritualité » ; d'Hervé Barreau : « L'apport de Bergson à Lavelle : le réalisme spirituel » ; de Christian Godin : « L'idée de totalité chez Louis Lavelle » et d'Anne Deva-rieux : « Puissance(s) du moi : Louis Lavelle et Maine de Biran »].

Jean Mambrino, notice nécrologique par Bernard Grasset :

Né à Londres le 15 mai 1923 d'un père milanais et d'une mère champenoise, Jean Mambrino, qui resta toujours fidèle à l'Association Louis Lavelle, s'est éteint à Lille le 27 septembre 2012. Après des études de Lettres, de Philosophie et de Théologie, il avait été ordonné dans la Compagnie de Jésus en 1954. Il fut professeur de Lettres et de Langue anglaise tout en s'intéressant particulièrement au théâtre. Il devint ainsi, pendant de longues années, critique littéraire et dramatique pour la revue *Études*. Poète ami de René Char et de Jules Supervielle, il publia son premier recueil, *Le Veilleur aveugle*, au Mercure de France en 1965. Son dernier recueil, au titre pascalien de *Grâce*, parut chez Arfuyen en 2009. En 1973, il avait publié une *Anthologie de la poésie mystique française* chez Seghers. Jean Mambrino aura été aussi traducteur de poètes anglais, Kathleen Raine et le jésuite Gerard Manley Hopkins. Écoutons encore sa voix intérieure à travers ce poème qui est sans doute le plus pur joyau de *Grâce* et dont la tonalité s'accorde parfaitement avec l'espace intime ouvert par la philosophie de l'esprit.

« Le lieu de l'âme
est son mystère,
une mer
éventée de palmes,
comme un jardin.

L'obscur et la lumière
N'y font qu'Un. »

BULLETIN DE L'ASSOCIATION LOUIS LAVELLE - B.P. 85 - 75261 PARIS CEDEX 06

Internet : <http://association-lavelle.chez-alice.fr> - Mail : association.louis.lavelle@orange.fr

Rédaction: Jean-Louis Vieillard-Baron, Alain Panero - Conception, Réalisation, Edition : Bruno Lavelle - ISSN:1769-8731